Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 23 (1986)
Heft: 832

Rubrik: Société

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SOCIETE

Sade au ciné

(*ag*) Avec un retard tout provincial passe sur les écrans de Susse romande l'adaptation par Pasolini des "120 journées" de Sade. Il a fallu attendre l'abolition de la censure et un délai de prudence que s'imposèrent les exploitants de salles. Car les dispositions du Code pénal et la jurisprudence du Tribunal fédéral subsistent. On dit d'ailleurs que plainte a été déposée par un spectateur ; son instruction sera intéressante à suivre.
Deux questions à partir de cette projection publique : celle de la réception de l'oeuvre sadienne, celle de son sens quand elle est portée à l'écran, au coeur de la ville, à 14 h, à 16 h 30, à 18 h 30, à 20 h 30, plus les nocturnes du week-end.

LA RECEPTION

Le générique de Pasolini est accompagné, chose rare, d'une brève bibliographie. Elle renvoie uniquement aux dissertations, qui furent nombreuses dans l'après-guerre, quand Sade fut édité en France pour un public toujours plus large, alors que les tortures et les souffrances subies sous l'occupation étaient de mémoire immédiate. Paulhan, en 1946 déjà, s'en expliquait. La bibliographie pasolinienne ne remonte pas jusqu'au surréalisme, à Breton (Sade, persécuté par les pouvoirs politiques successifs, précurseur de Krafft - Ebbing ou de Freud, ayant la vertu poétique "de situer la peinture des iniquités sociales et des perversions humaines dans la lumière des fantasmagories et des terreurs de l'enfance").
Mais, si on relit ce qu'écrivait Blanchot - c'est à cette période que Pasolini nous renvoie - on ne peut qu'être surpris, rétrospectivement, du sens aigu de l'interdit et de la transgression qui était encore ressenti.
"Et de même, si après tant d'années *Justine et Juliette* continue à nous paraître le livre le plus scandaleux qui puisse se lire, c'est que le lire n'est presque pas possible, ce que, par l'auteur, par les éditeurs, avec l'aide de la Morale universelle, toutes les mesures ont été prises pour que ce livre reste un secret, une oeuvre parfaitement illisible, illisible aussi bien par son étendue, sa composition, ses ressassements que par la vigueur de ses descriptions et l'indécence de sa férocité qui ne pouvaient que le précipiter en enfer. Livre scandaleux, car, de ce livre, on ne peut guère s'approcher, et personne ne peut le rendre public. Mais livre qui montre aussi qu'il n'y a pas de scandale là où il n'y a pas de respect, et que là où le scandale est extraordinaire, le respect est extrême" (*Lautréamont et Sade*, p.18, éd. de Minuit).
Mais, dix ans plus tard, la banalisation était déjà triomphante. *Justine* en 1973 paraît dans le Livre de poche Hachette. Les *120 journées de Sodome* sortent en 10/18 etc. Puis vint non pas l'illustration, mais la mise en image (bande dessinée par Crepax, film par Pasolini). Géographiquement, les frontières ont été abolies aussi, même en Suisse romande, avec le décalage horaire provincial. Banalisation complète donc.

LE SENS

Lorsque Todorow, qui défendit le structuralisme, définissait, après une évolution de pensée complète, ce qu'il appelle la critique dialogique, qui, après mise en valeur du sens de l'oeuvre, porte sur elle des jugements de valeur, il donnait cet exemple, (rapporté dans DP) : "je dirai que aujourd'hui Sade est inacceptable".
Mais alors, Sade à l'écran ?
La transposition de Pasolini est relativement fidèle, notamment le dédoublement du récit entre un présent vécu et un passé rapporté par les maquerelles. Mais cette transposition a aussi ses inévitables limites : celle de la décence et du refus de faire de la pornographie *hard*, celle des censures de Pasolini lui-même qui gomme le recrutement de victimes dans les plus hautes couches sociales, ou l'inceste, ou la profanation de la fécondité. Impossible aussi pour lui de transcrire fidèlement une oeuvre écrite qui s'achève en une sèche et maniaque nomenclature, souvent commentée par l'auteur lui-même parlant de lui à la deuxième personne ("souvenez-vous de mieux voiler dans le commencement ce que vous allez décrire ici").
Passons donc sur la forte consommation d'hémoglobine et de chocolat noir ! Ce n'est pas cela qui rend le film insoutenable.

Pasolini exploite la mise en scène, théâtrale, voulue par Sade : le lieu clos, l'ordre des récits, le "tableau" que constituent les auditeurs groupés et attentifs. Car la théâtralisation lui permet de mieux exprimer sa religiosité. Le monde clos - selon une figuration mille fois usée - devient réduction de l'univers humain, qui connaît la souffrance, la souillure (ah ! dans *Salo*, ce baiser putride !), le sang, la mort. Pasolini souligne fortement : la troisième partie est intitulée "le cercle d'enfer", et les chauderons de supplice sont, on ne peut plus, imagerie d'un enfer d'Epinal.

La souffrance, d'inutile et d'absurde, change de sens quand elle est placée sous un regard, Or les bourreaux pasoliniens n'usurpent pas seulement le pouvoir de tout faire, d'être acteur du mal, mais surtout de voir, à distance (scéniquement avec des jumelles) le mal infligé. Cette mise à distance est moins une manière habile d'édulcorer les scènes de torture qui, en premier plan, seraient devenues grandguignolesques, qu'une transposition religieuse et profanatoire du regard d'en-haut.

Le défi sacrilège de l'oeuvre sadienne est ainsi retourné. Sade, par le crime impuni, veut faire constater que le ciel est vide. Pasolini dans un théâtre dérisoire réinstalle, quelque part, en haut, le regard sur la souffrance.
Margré les précautions que croyait prendre Blanchot, le défi sadien semble épuisé. Sade aura certes encore ses lecteurs attentifs. Mais il est en poche, au ciné, et grâce à Pasolini, à moitié sanctifié. L'exigence du rationnel, aujourd'hui quand certaines formes de la religiosité légitiment le sang versé, exige d'autres défis.